

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Littérature et science

Gilles Cyr

Volume 12, numéro 1, janvier–février 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cyr, G. (1970). Littérature et science. *Liberté*, 12(1), 57–67.

Littérature et science

Une constatation s'impose : la littérature et la science se présentent, historiquement, comme étant deux réalités différentes. D'une part, les écrivains ont toujours tenu plus ou moins compte des découvertes scientifiques de leur temps⁽¹⁾. On sait d'autre part que la science procède à partir de ses propres conclusions. Pour poser convenablement la question des rapports entre ces deux domaines de connaissances, il faut donc se méfier en premier lieu d'une tentation : la tentation de la réduction à l'unité. On ne peut poser, a priori, que les apparences dissemblables de la littérature et de la science recouvrent une identité parfaite. Mais en même temps, il faut se garder de voir, dans ces deux formes de connaissance, une opposition irréductible.

La littérature et la science communiquent d'abord éminemment en ceci que l'une et l'autre engagent profondément l'homme. Certains veulent voir dans celle-là plus de sensibilité, et dans celle-ci plus de raison, mais peu importe : dans les deux cas le coefficient humain est omniprésent. C'est d'ail-

(1) voir Aldous Huxley, *Littérature et science*, trad. J. B. Hess, Paris, Plon, 1966.

leurs pourquoi, ici en particulier, ce concept d'humain n'est pas facilement opératoire. Considérés à un point de vue « génétique », l'être de la littérature et celui de la science se définissent donc tous deux par rapport à un certain « monde », qui est toujours un monde humain.

Si l'on considère, maintenant, non plus le point de départ, mais le point d'arrivée, on peut dire, en première approximation, que la littérature et la science débouchent sur une certaine « réalité » : le problème est de savoir si c'est la même dans les deux cas. Mais ici encore, rien n'est facile. Le concept de réalité doit être manié délicatement, puisque le « réel » n'est jamais donné une fois pour toutes :

(...) la notion de *réalité* (est) elle-même une convention et un conformisme, une sorte de contrat tacite passé entre l'individu et son groupe social : est déclaré réel, dans des circonstances historiques données, ce que le plus grand nombre à travers le nombre au pouvoir, et pour des raisons économiques précises, est obligé de tenir pour réel ⁽²⁾.

Le réel n'est jamais donné, il est toujours produit ; la littérature et la science constituent deux modes particuliers de production du réel. Voilà pourquoi l'une et l'autre tirent toute leur vitalité de leur condition fondamentale de *recherche*. On ne peut pas affirmer, dans l'absolu, que la réalité visée par la littérature soit la même que la réalité visée par la science, ni qu'elle soit totalement différente. A cause de l'importance des « circonstances historiques données », si l'on fait intervenir le concept de réalité dans la question littérature-science, il faut tenir compte en même temps des coordonnées locales d'espace et de temps.

Il n'est donc pas facile, on le voit, de parler à la fois de la littérature et de la science. Quand on a affirmé le caractère humain de ces deux modes de connaissance, — c'est la première chose à faire — on n'a encore rien dit. Et quand on les a confrontés au concept de réalité, le résultat immédiat le plus incontestable, et éventuellement la cons-

(2) Sollers, Philippe, « Le roman et l'expérience des limites », in *Tel Quel* 25, printemps 1966, p. 26.

tation la plus décevante, sont que la littérature comme la science se voient retomber au simple rang de phénomènes. Mais les limites, provisoires, d'une telle méthode, ne sont pas sans mettre en lumière d'autres limites, plus définitives celles-là : ce sont celles que l'on s'impose, et donc que l'on accepte, dès lors que l'on néglige de se placer à un point de vue un tant soit peu immanent au sujet considéré.

Le problème des rapports de la littérature et de la science peut en effet être examiné d'une façon tout extérieure. C'est ce que fait, finalement, Aldous Huxley, dans *Littérature et science* :

Les hypothèses de la science moderne traitent d'une réalité beaucoup plus subtile et plus complexe que l'univers simplement abstrait et verbal des notions théologiques et métaphysiques. Bien que déterminant la nature humaine et le comportement humain, cette réalité est non humaine : elle ne comporte aucun élément dramatique, elle ne se pare d'aucun attribut pittoresque. C'est pour ces raisons qu'il sera difficile d'incorporer les hypothèses de la science à des oeuvres d'art harmonieuses, émouvantes et persuasives, beaucoup plus difficile certainement qu'il ne l'était d'y incorporer la notion d'obsession diabolique, ou celle d'un Seigneur Tout-Puissant tuant et ressuscitant arbitrairement l'âme de Ses créatures ⁽³⁾.

Ainsi, la littérature se définirait, dans une proportion qui n'est pas précisée mais qu'on peut juger très importante, par une capacité plus ou moins grande d'opérer, éventuellement de façon consciente, la traduction de la science, après avoir opéré celle de la théologie et de la métaphysique. Il s'agirait toujours pour la littérature d'« incorporer », de récupérer et de transmettre. Une position comme celle-ci ne laisse pas de soulever des difficultés assez sérieuses.

Huxley a certainement raison d'insister sur cet aspect de la science moderne qui fait que les concepts du sens commun ne suffisent manifestement plus à rendre compte de ses méthodes et de ses calculs, c'est-à-dire de ses techniques.

(3) Huxley, *ibid.*, p. 168.

Mais il n'est pas nécessaire de lire longtemps entre les lignes pour comprendre que si la science évolue, la littérature, en revanche, ne change pas : « incorporer, dit Huxley, les hypothèses de la science à des oeuvres d'art... ». La littérature, comme oeuvre d'art, doit être « harmonieuse, émouvante et persuasive ». Cependant, étant donné que personne n'a jamais su ce qu'étaient des oeuvres d'art « harmonieuses, émouvantes et persuasives », et qu'en outre la littérature, fondamentalement, ne change pas, il n'y a strictement aucun motif d'espérer connaître un jour ce dont il s'agit. Pour le moment, il faut se contenter de savoir que la littérature est du côté de l'« humain », et que la science est « non humaine ». D'entrée de jeu, l'analyse de Huxley apparaît insatisfaisante dans la mesure où la distinction qu'il pose entre humain et non humain n'est pas pensée, dans la mesure où cette distinction va de soi.

Les méthodes d'approche extérieure de la relation littérature/science commencent probablement toutes par faire des deux connaissances des domaines contigus. Mais il reste que certaines vont quand même plus loin que d'autres. Voici la position du groupe TEL QUEL sur le sujet :

La force de la science est d'être un texte *anonyme* marquant de ses scansionnements successives une nouvelle approche du « réel » dont les répercussions sur la société sont rendues définitives par la technique. La « littérature » donne, de ce procès scientifique, la pénétration dans la langue et, par conséquent, l'idéologie ⁽⁴⁾.

La première remarque que l'on doit faire ici, c'est que le (grossier) concept d'humain est éliminé, au profit des notions d'anonymat et de société. Les anonymes sont ceux qui, à l'intérieur de la société, font la science : ils ne portent pas encore de noms car, comme chercheurs, ils ne savent pas ce qu'ils cherchent. La société est ce qui est visé par la science.

(4) Le groupe Tel Quel, interview, in Nouvelle Critique 8-9, nov.-déc. 1967, pp 50-54. (soulignement et guillemets de T.Q.)

La seconde remarque qui s'impose, c'est que comme on ne peut parler de la science sans parler de la technique qui, à un moment donné, la prend en charge, ainsi on ne peut ébaucher une réflexion sur le phénomène littéraire sans faire intervenir cet autre phénomène qu'est la langue.

Le concept de « procès », enfin, avec ce qu'il comporte d'essentiellement dynamique, ne contribue pas peu à bouleverser les thèses spontanément fixistes qui accompagnent si souvent l'examen des questions scientifiques et littéraires. La science comme la littérature ont chacune un point de départ et un point d'arrivée. Dans les deux cas, ce point de départ et ce point d'arrivée portent un même nom : l'idéologie. Ce sont les cheminements, les réalisations locales qui seront différents. Que l'idéologie soit profondément impliquée dans l'élaboration de la littérature, cela est évident dans la mesure où celle-ci construit son être à partir des langues naturelles qui, elles, médiatisent toute pratique sociale. Mais du côté de la science, deux mythes tenaces ont persisté jusqu'à très récemment : ce sont les mythes concomitants de la non-humanité et de la « pureté ». Aujourd'hui, au moment où « la sémiologie dévoile comment la science naît dans une idéologie⁽⁵⁾ », ces conceptions subissent de durs coups. Lucien Sebag a donné la raison qui fait que la science est, elle aussi, contaminée par l'idéologie : cela tient à son caractère symbolique. Il existe, dit Sebag,

un écart permanent entre le signifiant et le signifié qui introduit une certaine distorsion idéologique, au sein de toute forme d'activité symbolique. Aucune transparence absolue ne peut, de ce fait, être postulée entre le réel et ses traductions conceptuelles, de quel que ordre qu'elles soient ⁽⁶⁾.

Ainsi la littérature, comme la science, achèvent-elles de s'inclure dans une dialectique qui comporte un minimum de cohérence.

(5) Kristeva, Julia, « la sémiologie science critique ou critique de la science », in *Nouvelle Critique* 16, sept. 68, p. 17.

(6) Sebag, Lucien, *Marxisme et structuralisme*, Paris, Payot, 1964, p. 221.

Jusqu'ici, nous avons essayé d'établir les grandes coordonnées où doivent s'inscrire les phénomènes que nous étudions. Nous avons constaté, entre autres, que ces deux modes de connaissance, comme *recherche*, recherche d'une certaine *production du réel*, possèdent des dynamismes propres. De ceci, des conséquences découlent dont il faut tenir compte immédiatement. Si la littérature comme la science se définissent d'abord comme changement et comme recherche, c'est de l'intérieur qu'il faut les examiner, si l'on veut pouvoir être en mesure de les mettre en relation avec autre chose qu'elles-mêmes. C'est dire que nous ne croyons pas qu'il existe un point de vue privilégié extérieur à la littérature ou à la science qui puisse décider de ce que doit être la littérature ou la science. Ceci étant dit, nous allons reprendre brièvement l'historique de l'affaire « Littérature » afin d'en arriver si possible à confronter le produit littéraire et le résultat scientifique dans ce qu'ils ont de plus général et de plus indiscutable. Un travail semblable reste à faire, bien entendu, du point de vue de la science face à la littérature.

L'histoire de la littérature peut se diviser en deux grandes périodes. Dans un premier temps, la littérature — ou plutôt la pré-littérature — originellement « parole écrite », se transforme en « écriture imprimée⁽⁷⁾ ». Et dans un deuxième temps, elle se développe, elle prolifère comme élément parasite de l'écriture, elle devient de plus en plus un langage « qui ne dit rien », et qui en même temps « ne se tait jamais⁽⁸⁾ ». Entendu dans le sens où il est pris aujourd'hui, le concept de littérature est donc récent, puisqu'il date du XIX^{ème} siècle seulement. Il a surgi quand se sont affrontés, pour s'opposer ensuite de plus en plus, d'une part, « un pur savoir refermé sur lui-même », et d'autre part, « un pur langage, devenu, en son être et sa fonction, énigmatique⁽⁹⁾ ». Cet avènement de la littérature — non du concept, mais de la chose — peut être daté lui aussi de façon assez précise : cela

(7) Sollers, *ibid.*, p. 22.

(8) Foucault, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 317.

(9) Foucault, *ibid.*, p. 103.

s'est produit quelque part dans la seconde partie du XVIII^e siècle. Mais l'important est de voir comment cela s'est passé :

Le seuil du classicisme à la modernité (mais peu important les mots eux-mêmes — disons de notre pré-histoire à ce qui nous est encore contemporain) a été définitivement franchi lorsque les mots ont cessé de s'entrecroiser avec les représentations et de quadriller spontanément la connaissance des choses ⁽¹⁰⁾.

La littérature change, et le changement le plus important qu'elle a connu est précisément le changement qui la constituait, pour la première fois, littérature.

La décision historique qu'a prise la littérature d'opérer, jusqu'à un certain point, en retrait du monde de la représentation sensible, on commence d'ailleurs à penser que ce n'était pas nécessairement une décision libre. Que la littérature doive, à un moment donné, reconnaître ses limites, quelques-uns s'en doutaient, mais Georges Bataille l'a dit en clair : « La littérature ne peut assumer la tâche d'ordonner la nécessité collective⁽¹¹⁾ ». Si on les mesure à l'impact qu'elles ont eu sur le phénomène littéraire, les contradictions de la société du XVIII^e siècle devaient être d'une ampleur considérable. Quoi qu'il en soit, en se repliant sur elle-même, la littérature s'engageait sur la voie de l'abstraction.

Aujourd'hui, il est de plus en plus évident que la prose n'a rien à voir avec le parlé... C'est une organisation écrite et qui diffère, comme l'a bien montré Louis Althusser, si les mots et expressions y fonctionnent comme concepts théoriques ⁽¹²⁾.

Le rôle de la littérature n'est plus d'interpréter directement le monde, mais de voir comment les langages l'interprètent. Dans cette perspective, son degré d'autonomie vis-à-vis de la représentation sensible du monde extérieur ne peut aller

(10) Foucault, *ibid.*, p. 315.

(11) Bataille, Georges, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1967, (1957), p. 25.

(12) Daix, Pierre, « Sur une deuxième lecture de Blanche ou l'oubli », in *Nouvelle Critique* 8-9, nov.-déc. 1967, p. 56.

que croissant. Non pas que les éléments relevant de cette représentation sensible ne sont plus présents dans les oeuvres ; on y rencontre toujours des nuages, des enfants et des guerres. Mais un décalage de plus en plus grand s'institue entre ces éléments sensibles et l'intention qui préside désormais à l'organisation des textes. Du même coup, la littérature vise dorénavant un degré de généralité et de nécessité complètement hors de proportion avec l'anecdote qu'elle continue imperturbablement de véhiculer. C'est pourquoi toute possibilité de retour à une idée de la littérature entendue comme communication *immédiate* privilégiée entre un auteur et un lecteur doit être éliminée. Tout un espace sépare désormais l'écrivain de son public : cet espace, c'est le fonctionnement d'un langage.

On peut se demander maintenant jusqu'à quel point le caractère théorique de la littérature peut être comparé à celui de la science. Certains affirment que la littérature tend d'ores et déjà à se constituer comme discipline théorique dont les « conclusions » pourraient être amenées de façon déductive :

... toute pratique littéraire à venir (sera) l'exposition systématique d'une véritable axiomatique de l'écriture, en même temps que ses conséquences philosophiques ⁽¹³⁾.

Une axiomatique, c'est-à-dire « la recherche et l'organisation systématique des axiomes d'une science » (P. Robert), ou encore une axiomatisation, « acte mental qui aboutit à la création du schéma abstrait » (Gonseth). Ce programme pourrait paraître au premier abord plutôt ambitieux si, précisément autour de la notion de schéma, la théorie ne rejoignait l'expérience. En effet, ce que la critique formelle relève, en dernière instance, dans les oeuvres les plus marquantes des deux siècles de la littérature, c'est, sous la forme de condensés d'expériences, d'itinéraires, etc., la production de schémas. Et schématiser, pour l'homme de lettres comme pour l'homme

(13) Bertrand, Claude, « Introduction à l'histoire de la rupture », in *La Barre du Jour*, juin-juillet 1968, p. 66.

de science, ne peut avoir à peu près qu'un seul sens, soit de donner la « représentation figurée, souvent symbolique, de réalités non perceptibles et de relations ».

Il y a donc un plan au moins où la littérature et la science, sans coïncider exactement, tendent néanmoins à se rapprocher : c'est le plan du résultat. Cependant c'est sans doute à un autre niveau que les recherches les plus importantes restent à faire, à savoir au niveau du langage lui-même, et des langages respectifs de la littérature et de la science. Comme l'indique Marcellin Pleynet, « il faudra bien un jour montrer que c'est dans la nature entièrement métaphorique du langage que nous nous déplaçons...⁽¹⁴⁾ ». Un critique, dans son compte rendu du livre de Huxley, *Littérature et science*, écrivait que « la métaphore constitue peut-être le seul point commun entre ces deux tendances (le littéraire et le scientifique)⁽¹⁵⁾ ». Sans ramener tout le débat au problème de la métaphore, on doit certainement affirmer la place centrale qu'elle occupe dans le discours, que ce discours soit celui des langues naturelles ou non.

L'existence du symbole, au centre de la problématique de la science comme au centre de la problématique de la littérature, rappelle opportunément que dans les deux cas, il s'agit également d'organisation de signes. Premier cas :

Ce qui caractérise l'activité scientifique c'est sa capacité à doubler le réel d'un univers artificiel obtenu à partir des mêmes éléments constituants organisés différemment⁽¹⁶⁾.

Second cas :

Par son patient travail sur le langage, l'écrivain s'efforce d'obtenir l'ensemble le plus cohérent et le plus riche des signes que le langage puisse instituer. La littérature n'entend s'astreindre qu'à établir cet ensemble dans son fonctionnement intégral⁽¹⁷⁾.

(14) Pleynet, Marcellin, in *Tel Quel* 19, 1964, p. 15.

(15) Livi, François, « Aldous Huxley : Littérature et science », in *La Table Ronde*, 220, mai 1966, p. 154.

(16) Sebag, *ibid.*, p. 236.

(17) Ricardou, Jean, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, Seuil, 1967, p. 20.

De là il résulte une concurrence certaine entre la littérature et la science. La science, avec ses méthodes éprouvées, rigoureuses, pose assurément des questions de plus en plus précises à la littérature. La littérature riposte en démasquant l'échec social de la science. Il y a une certaine complaisance et une certaine facilité de la littérature que seule la science pouvait faire apparaître, comme il y a un certain scandale de la vérité et de l'efficacité de la science que seule la littérature pouvait faire éclater. Aussi, quand cette dernière se détourne du présent immédiat pour devenir « l'utopie du langage⁽¹⁸⁾ », elle ajourne indéfiniment la solution du problème qu'elle est, tout en justifiant l'avertissement de Francastel :

Toute critique s'épuisera tant qu'elle cherchera à situer le problème de l'art dans la société contemporaine en fonction de la double hypothèse de la société homogène et de la fixité des formes⁽¹⁹⁾.

Il ne faudrait pas croire, par ailleurs, que la littérature se réduise à une critique, même indirecte, de la science. Son importance est loin de n'être que négative. Nous savons aujourd'hui que pour tout homme, « les limites de (son) langage signifient les limites de (son) propre monde⁽²⁰⁾ ». Mais nous savons aussi que la restriction, qui est de taille, comporte un endroit positif : « la parole n'est pas extérieure à ce qui est ; elle en est l'incarnation suprême⁽²¹⁾ ». Et c'est ici que le langage de la littérature, à côté de tous les autres langages possibles, prend sa pleine justification : comme l'homme de science qui propose une nouvelle théorie, l'écrivain qui écrit un roman met en jeu quelque chose d'important dans la mesure même ou rien n'existe en dehors de ce qu'il dit. Aussi est-ce finalement beaucoup plus avec le langage comme tel, qu'avec la science et son langage particulier, que la littérature entre véritablement en concurrence :

(18) Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Gonthier, coll. Média-tions, 1965, (Seuil 1953), p. 76.

(19) Francastel, Pierre, *Art et technique*, Paris, Gonthier, 1964, (1956), p. 221.

(20) Wittgenstein, cité par P. Sollers, in *Tel Quel* 20, hiver 1965 p. 23.

(21) Sebag, *ibid.*, p. 21.

A l'âge moderne, la littérature, c'est ce qui compense (et non ce qui confirme) le fonctionnement significatif du langage ⁽²²⁾.

On peut penser que le langage fonctionnant de mieux en mieux, les mots disant de plus en plus ce qu'ils veulent dire, la littérature va dire de moins en moins ce qu'elle raconte, et hanter toujours davantage ce qui est raconté. Il est même possible qu'elle se taise tout à fait. Mais si cela arrivait, son silence sonnerait encore comme une terrible accusation.

GILLES CYR

(22) Foucault, *ibid.*, p. 59.